

LES DEUX LAMPES

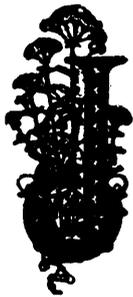
Tout reposait : au temple solitaire,
Où veille du Seigneur l'éternelle bonté,
Une lampe brûlait et, dans le sanctuaire,
Répandait sa douce clarté.
Une autre lampe auprès pendait inanimée,
Sans chaleur et sans flamme, et l'huile parfumée
Reposait inutile en son sein argenté.
" Vous voilà, disait-elle, à demi consumée,
Et bientôt s'éteindra votre pâle lueur :
Je plains votre destin, ma sœur !
La flamme ardente vous dévore :
Demain, quand naîtra l'aurore,
Du liquide trésor que je porte en mon sein,
Ma sœur, je serai pleine encore,
Et vous, que serez-vous demain ?
— Vous me plaignez, répondit l'autre.
Et mon sort vous paraît bien triste auprès du vôtre :
Je le préfère cependant.
La lampe, où ne luit nulle flamme,
O ma sœur, c'est un corps sans âme,
Qui languit éternellement.
Je bénis la main qui m'allume,
Car en brûlant je me consume,
Mais j'éclaire en me consumant."

ANATOLE DE SÉGUR.



SIGEFROY OU LE CHEVALIER MAUDIT

(Légende dédiée à M. l'abbé A. Thérien)



L était de haute et puissante lignée, le noble Sigefroy, sire d'Ansembourg et autres lieux ! Mais qu'il avait dégénéré de ces ancêtres ! Autant ils avaient été hospitaliers, charitables, autant il était dur, inhumain, impie.

Sa valeur était proverbiale ; ne reculant devant aucun danger, il payait de sa personne partout où il guerroyait : aussi était-il redouté à vingt lieues à la ronde. Tout ce qui ne pliait pas à ses caprices, il le brisait ; ses noirs cachots, ses profondes oubliettes étaient journellement témoins de ses colères. Il opprimait ses vassaux tout autant que ses voisins : malheur à celui de ses serfs dont la dime était en retard ! Sigefroy le faisait enlever à sa femme, à ses enfants éplorés, sans aucun souci de la misère atroce dans laquelle il les plongeait ! Dar envers les pauvres, il était hautain et méprisant envers les ministres de Dieu : depuis longtemps son chapelain—le chapelain de ses pieux parents—était mort des mauvais traitements qu'il lui avait fait subir. En vain, le vénérable vieillard mourant l'avait-il adjuré de changer de vie, ou de craindre la colère céleste ; le chevalier lui lança ses blasphèmes habituels à la face, et, ricanant, lui dit :

— Va donc dire à ton Dieu de me châtier !...

D'année en année, il augmentait en malice et en perversité. Tous les seigneurs ses voisins tremblaient devant lui ; et ceux qu'il n'avait point attaqués encore, se pliaient platement et servilement à toutes ses volontés, afin de n'être point inquiétés : car les hommes de compromission sont de tous les siècles, nous le savons par Ponce Pilate.

Jenne, beau, riche, redouté—mais aussi haï—de tous, il se disait :

— L'avenir est à moi !... A moi le plaisir, à moi les jouissances !... Tout finit après nous : Qu'ai-je à me reposer ?...

Les matérialistes ne sont point d'aujourd'hui, Epicure fut un de leurs maîtres. Il ne se refusait rien, en vérité ! Tous les jours où il ne chevauchait point sur le chemin d'un castel ennemi, ce n'étaient qu'orgies, que débauches, auxquelles il forçait ses timides voisins à figurer. Les vins ruisselaient, des quartiers entiers de venaisons étaient engloutis, et la plus infame démoralisation succédait à ces repas pantagruéliques.

Un jour, il résolut faire mieux encore—à son avis. Il organisa une chasse monstre dans ses domaines, et voulut qu'elle fût précédée d'un festin dont le souvenir se garderait à travers les âges. De ses différents pillages, il avait rapporté quantités de vases sacrés : il ne reculait, en effet, devant aucun sacrilège !

Au lieu des hanaps au pied d'or ou de vermeil, ce furent des calices qui servirent à table ; en tremblant, les convives portaient ces coupes à leurs lèvres—et c'était comme si elles eussent été de fer rouge ! Mais lui riait et se moquait, et, l'insensé ! parodiait même des cérémonies de l'Eglise dont il avait retenu, par-ci, par-là, quelques bribes. Nul n'osait lui reprocher ces crimes épouvantables : il eût enfermé le premier importun qui eût osé le faire !

Les piqueurs étaient assemblés dans la cour d'honneur ; on entendait piaffer les nobles coursiers que les valets parvenaient difficilement à maîtriser. La meute s'impatientait et ses aboiements devenaient de plus en plus aigus. Le châtelain daigna enfin quitter la table, et suivi de tous ces brillants seigneurs, il se mit en route vers la forêt.

La chasse fut belle !

On ne comptait pas les pièces de gibier abattues : les chevreuils, les cerfs, les animaux à poil ou à plumes jonchaient les routes ; mais Sigefroy réservait ses meilleurs coups mieux que cela ! En effet, les rabatteurs avaient remis, dès la veille, un magnifique solitaire dont les défenses formidables les effrayaient encore, rien qu'en y songeant.

Des cris annoncent le sanglier. Des chiens d'une grande vigueur, dressés à cette chasse, sont lâchés, on cherche à rabattre l'animal sur Sigefroy. Un moment, les chiens le coiffent : d'un coup de son redoutable boutoir, il en éventre trois ou quatre, charge ceux de devant, les lance pardessus lui et les envoie rouler pantelants, abîmés, à quelques pas en arrière. Sigefroy a vu ce carnage : la colère l'anime, ses yeux lancent des éclairs ! Son coursier, courageux autant que son maître, ne fait pas le danger—il y vole !—Quelques bonds encore et Sigefroy, de son terrible épéon, va percer la bête enragée... quand tout à coup, celle-ci se dérobe. A travers les taillis, dans les fourrés les plus épais, commence alors une course désordonnée. Les branches fouettent le visage du chevalier ; son cimier a été emporté depuis longtemps, mais il ne sent rien, il ne voit que la bête volant lui échapper. Il excite son cheval ; la frappe, lui torture les flancs de ses éperons d'or ! Et toujours, la distance est la même ! Un dernier effort : il croit pouvoir en finir... mais le cheval, dans un élan mal calculé, a trébuché, la noble bête gît épaissée, hors de service. Le sanglier est loin déjà !...

Combien de temps avait duré cette poursuite ! Le chevalier ne s'en soucie point. Mais il devrait rejoindre la chasse ; il prête l'oreille ; aucun bruit, aucune voix ne se fait entendre. Les chiens sont restés avec les traqueurs : il ne peut user de leur instinct. Il colle l'oreille contre terre : rien !...

Les ombres du soir s'étendent sur la région ; et dans les profondeurs de la forêt, ces ombres revêtent un caractère plus solennel.

Le chevalier s'est mis en marche afin, si possible, de se rapprocher de quelqu'un de ses compagnons. Il sonne du cor : les arbres interceptent le son, rien ne lui répond. Il marche, marche toujours. Il croit être loin déjà, quand, malédiction ! il s'aperçoit qu'il est revenu à son point de départ ! Il ne peut s'orienter : les arbres lui cachent le ciel qui, d'ailleurs, est chargé de nuages s'amoncelant.

Oh ! ne croyez point qu'il ait peur ! Il n'a jamais connu ce sentiment ! mais il est impatienté de ne pouvoir rentrer en son château.

Il s'est remis en marche : il veut tenter encore de sortir de ce dédale.

Voici qu'une forme noire surgit dans l'ombre et se place résolument devant le chevalier. Celui-ci n'est point prêt à endarrer le moindre affront : aussi, dit-il, d'une voix que la colère fait vibrer déjà :

— Ote-toi, manant ! que je passe.

Un ricanement lui répond. Le chevalier dégaina sa vaillante épée et se précipite... l'épée a passé, l'homme est resté là, ricanant toujours.

— Qui que tu sois, dit le chevalier, je saurai te réduire à merci ! Si tu es homme, je te défie en combat singulier ; si tu es esprit, le signe de la croix te fera rentrer dans ton abîme. Et il porta la main au front.

— Halte là, noble chevalier, dit l'inconnu en lui retenant le bras, tu n'as pas le pouvoir de profaner ce signe dont tu t'es moqué jusqu'ici ! Tu as outragé la divinité depuis ton adolescence jusqu'aujourd'hui ; tu as accumulé crimes sur crimes ; tu as opprimé les pauvres, les veuves, les orphelins ; tu as ajouté à tes débauches, à ces crimes, à ces hontes, le sacrilège le plus infâme : tu m'appartiens !... Cette nuit, au dernier coup de minuit, tu seras au fond des enfers avec moi !...

Le chevalier voit que les yeux de son interlocuteur sont des charbons ardents, son haleine est de feu et de soufre ; sa main, sur le bras du chevalier, cause la sensation d'une brûlure... Il n'y avait plus à résister !

Satan,—car c'était lui,—entraîne le chevalier à quelques pas de là, dans une clairière que n'avait point vue le chevalier.

— C'est ici, lui dit-il, partie de mon domaine. Je vais te montrer mes sujets.

Il frappe du pied : voici que tout autour de la clairière se dressent des squelettes, dont quelques-uns sont drapés encore dans des restes de lincauls. Un second coup de pied de Satan : tous se prennent par la main—si l'on peut appeler main ces assemblages d'osselets—et commencent une ronde terrifiante autour des deux personnages. Ces ossements qui s'entrechoquent, ces visages sans yeux tournés vers le chevalier comme s'ils le regardaient, ces bouches démesurément ouvertes comme en un rire satanique, tout est terrible, tout cela exaspère le malheureux. En vain, veut-il fermer les yeux pour ne point voir : Satan lui ordonne de les ouvrir, sa volonté ne peut rien contre cet ordre !

La ronde resserre son cercle : ces épaules décharnées frôlent parfois le pourpoint du chevalier qui se recule à ce contact ; cela ne lui sert de rien. Il croit sentir sur lui comme l'haleine de ces ossements ; car on y sent une haleine ! Et dans le mouvement de ces longues mâchoires, on croirait distinguer ces mots que le chevalier entend vraiment : " Tu es maudit !... tu es maudit !... "

La nuit est sombre : les nuages ont voilé tout le firmament, l'air est irrespirable. Les arbres eux-mêmes semblent effrayés de ce qui se passe devant eux ! Et toujours, la ronde continue, servant de si près Satan et son compagnon, que celui-ci ne peut plus faire un mouvement. Il sent ces ossements le toucher, ces têtes sans yeux, sans bouches, frôler sa tête ; il entend ces mâchoires prononcer ces mots affreux : " Tu es maudit !... tu es maudit !... " Dans ces orbites sans prunelles, luisent des flammes qui les rendent plus hideuses encore. Oh ! pauvre chevalier ! que ne donnerait-il pas pour pouvoir échapper à cette étreinte maudite ! Mais non ; il ne peut rien ! Son sort est décidé, à minuit, il sera puni pour toujours ! Pour toujours !... ces mots s'ajoutent à ceux des squelettes pour lui donner dès maintenant le suprême désespoir ! " Tu es maudit !... pour toujours !... "

Que cette nuit lui parut longue !... Et, d'un autre côté, comme il lui semble que le temps fuit ! c'est sa dernière nuit, il le sait, il n'en peut douter. Mais être quelque temps encore sur terre !... Il est maudit : il ne peut songer à se repentir. Ses crimes sont trop grands, d'ailleurs. Il n'a pu même faire le signe de la croix tantôt : il n'a donc rien à espérer !... La nuit s'avance ; il doit être bien près de sa fin ? Qui pourrait rendre les affres d'une agonie aussi épouvantable d'un homme aussi plein de vie ? Le condamné à mort peut espérer jusque sur l'échafaud. Mais lui... jamais ! Il est maudit, maudit pour toujours !... Il a compté toutes les heures, il voudrait les arrêter... il ne peut rien ! rien ! Ce temps, d'une longueur effrayante, fuit avec une rapidité vertigineuse !

Dans le lointain, bien loin, bien loin, la cloche d'argent d'un monastère sans doute, laisse tomber mélancoliquement un coup... deux... trois... quatre... c'est la fin !... La ronde resserre encore ses anneaux si possible, Satan a un rictus effroyable sur sa face damnée, et l'horloge a continué : cinq... six... sept... huit... Mal-